

Formation APERTURA

« Du virtuel à l'imaginaire : laissez-nous rêver !

La place de l'imaginaire dans Réel-Symbolique-Imaginaire »

Intervention du mercredi 16 mars 2022

Ces songes qui nous inventent...

Jean-Louis Doucet-Carrière

*« Le songe qui m'invente a les yeux grands ouverts et
je ferme les yeux pour regarder le monde. »*

Claude Roy

Je partirai du constat que dans le mot révolution, on peut entendre à la fois le mot rêve et le mot évolution.

La révolution numérique, comme son nom l'indique, repose sur l'utilisation des nombres. Plus précisément sur l'utilisation de données codées constituées de suites de nombres représentées en système binaire 0 – 1. C'est donc la loi du tout ou rien qui, de fait, constitue le squelette qui supporte notamment toute l'organisation contemporaine de l'information et de sa communication. Je dirais que le système binaire c'est la Lalangue de la numérosphère. Vers où cette évolution technologique nous dirige-t-elle ?

Peut-elle s'articuler au mot rêve ou bien impose-t-elle de s'en désarrimer définitivement ?

Il me semble que c'est une façon d'aborder l'argument d'aujourd'hui.

Comment nier les stupéfiantes avancées techno-scientifiques que le monde numérique a permis depuis quelques décennies ? Dans tous les domaines de la science, la numérisation des données a permis de révolutionner les connaissances et le stockage ainsi que la communication des savoirs. L'image numérique est devenue incontournable dans la vie quotidienne. Pardon pour ces banalités mais elles me paraissent indispensables à poser sereinement notre sujet.

L'image est donc omniprésente mais est-elle source d'imaginaire ? Autrement dit, l'image peut-elle alimenter ce registre psychique que Lacan va lier à celui du Symbolique et au Réel par les nœuds borroméens ?

J'ai récemment évoqué, à la suite du philosophe Régis Debray, que notre fascination pour l'image relevait de l'archaïque en nous. En précisant que l'archaïque est loin d'être le résolu chez un être parlant mais que c'est ce qui est sous-jacent, autrement dit refoulé. J'ai rappelé que pour Freud, les représentations refoulées des pulsions sont de deux ordres, représentations de choses et représentations de mots, seules les premières étant strictement inconscientes. Freud a insisté à dire que ces représentations de choses sont des restes visuels, au contraire des représentations de mots qui sont des restes sonores.

L'image est donc ancrée au plus profond de notre psychisme. À rester dans cette perspective, on voit donc que, de la même manière que les représentations de choses, comme l'a affirmé Freud, doivent être liées aux représentations de mots pour permettre qu'advienne une parole, l'image ne peut grandir l'être humain que si elle est articulée à la parole et au langage.

L'image sollicite la pulsion scopique, pulsion très singulière puisque pour Jacques Lacan : « Si on sait le lire, on s'aperçoit que Freud la met au premier plan dans *Les pulsions et leurs avatars*, et montre qu'elle n'est pas homologue aux autres. En effet, elle est celle qui élude le plus complètement le terme de castration¹. »

Je crois que cette assertion peut beaucoup nous aider pour aborder notre thème de réflexion. Certes, l'image se réfléchit dans le miroir mais l'immédiateté de ce réfléchissement n'autorise pas pour autant une réflexion chez le sujet parlant, ne permettra pas que s'installe un temps logique si elle n'est pas nommée par la parole de l'Autre, si elle n'est pas prise dans les rets de la symbolique langagière. Le deuil de la chose est à faire et refaire indéfiniment après son meurtre par le symbole. Il n'est que de rappeler que Lacan précise que « (...) cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir² ».

Ce n'est que par l'entrée dans le langage que peut naître un sujet désirant.

Le moment du miroir permet que toutes les représentations parcellaires et morcelantes de l'infans prennent une forme globale, une *Gestalt*, pour lui nommée et dans laquelle il se

¹ J. Lacan, Le Séminaire Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, séance du 19 février 1964, p. 74.

² J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Seuil, 1966, p. 319.

reconnaît. Dans sa thèse de Doctorat d'état³, Claude-Guy Bruère-Dawson soutient à ce propos, je le cite :

« Pour la première fois, dans cette assomption jubilatoire, l'infans croit saisir son réel, coïncider avec lui, jouir de lui. C'est le moment de l'illusion. Mais il doit déchanter, ce n'est qu'un reflet nommé. Il n'est qu'un reflet nommé. Le support de son identité est un reflet nommé. »

Cela souligne que l'image réfléchie est indispensable, elle permet la constitution d'une image du corps, image globale qui fait jubiler l'infans, qui lui assure une assise narcissique indispensable. Mais, si elle n'est pas franchement entamée par la parole de l'Autre, la pulsion scopique peut venir à assimiler le regard à la vision, ce qui est vu devient ce qui est cru. La pulsion croit saisir son objet, et le regard se noie et le sujet avec lui. Dès lors c'est une confrontation au Réel sans médiation, confrontation à l'insupportable, à l'impossible d'une jouissance du Réel.

Si Lacan a pu paraphraser La Rochefoucauld dans ce sens et énoncer : « Le réel ni la mort ne se peuvent regarder fixement », Freud, dès *L'interprétation des rêves*⁴ nous expose ce rêve fait la veille de l'enterrement de son père :

« Je vis en rêve un placard imprimé, une sorte d'affiche, quelque chose comme le "Défense de fumer" des salles d'attente des gares. On y lisait :

On est prié de fermer les yeux

ou

On est prié de fermer un œil (...) »

Certes pour Freud, cette sentence a d'abord le sens d'attirer sur lui l'indulgence de son entourage (merci de fermer les yeux sur tel ou tel fait), mais elle peut renvoyer aussi à certains traits de l'histoire paternelle de Freud.

Outre la pertinence des réflexions de Freud quant à ce rêve sur lesquelles nous pourrions revenir, ne s'agit-il pas aussi ici de fermer les yeux face à la mort ? Ne s'agit-il pas de fermer les yeux devant celle ou celui à qui on vient de fermer les yeux pour la dernière fois ? L'objet de la pulsion scopique c'est le regard, éclat de jouissance du réel, objet a-spéculaire, détaché du corps pour que se constitue le sujet.

³ Cl. Bruère-Dawson, « Cliniques et/ou structure épistémomatique », Thèse de Doctorat d'État, Université de Provence, Aix-Marseille I, 1990, p.132.

⁴ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, huitième édition, Puf, 1987, p.274.

« Fermer les yeux », c'est ce que Freud recommande à ses patients au début de leur cure. De fait, Freud va inventer la cure contre les effets du regard⁵.

C'est donc en fermant les yeux sur le monde des images que des images du monde du sujet pourront se répéter et permettre remémoration, perlaboration et invention dans un bain de langage.

Le risque numérique me semble notamment pouvoir être situé ici car la fascination par les écrans interdit de fermer les yeux au risque de perdre une information, de passer à côté d'une jouissance sauvage. Les nombreuses addictions aux écrans, notamment par les jeux vidéo, les sites pornographiques, me semblent étayer cette idée.

Rien n'échappe plus au regard fixé sur l'écran, l'image est totale, sans entame, le langage ne vient plus trouer l'imaginaire et créer du manque. L'accession par quelques clics à une connaissance encyclopédique du monde des choses et des idées devient possible. L'énigme de la subjectivité, l'énigme du refoulé originaire, sont déniées ou forcloses. Le trou du réel dans le symbolique est bouché hermétiquement par des connaissances, par des données scientifiques qui se voudraient capables d'expliquer et de révéler la vérité de l'homme qui parle. Certes les scientifiques sont encore très nombreux qui donnent toute sa place à l'énigme du sujet, qui sont attachés à une axiologie et à une éthique qui leur permet de poser leurs questionnements dans une dimension d'infini et d'impossible. Je pense à des personnalités comme Hubert Reeves, Michel Cassé ou Carlo Rovelli, et il y en a heureusement bien d'autres... Mais le scientisme, dont Freud était pourtant un représentant, pousse toujours plus fort, obture de plus en plus efficacement ce trou du réel dans le symbolique.

Pourtant, ne rêve-t-on pas toujours à partir d'un point d'ignorance ? Ne rêvons-nous pas toujours parce que nous sommes traumatisés par le langage qui nous a définitivement endeuillé de la chose ?

Le oui donné au langage par l'*Infans*, la *bejahung* de Freud, inscrit le signifiant comme trait unaire dans le réel du corps. Cette entaille originaire (A. Didier-Weill) fait trou dans le réel du corps. La symbolique langagière inscrit en négatif le stigmaté de la rencontre avec le monde qui parle. C'est ce manque, cet entame dans le corps qui va générer ce que Freud appellera castration, castration qui va porter sur un objet imaginaire qui est la représentation de ce manque, à savoir le phallus (- phi).

⁵ J.-P. Vidal, « On est prié de fermer les yeux ! », *Dialogue* 2008/4 (n°182), pp. 7 à 22.

Mais ni le registre symbolique ni le registre imaginaire ne sont à même de rendre compte de la totalité du réel. Comme l'ombilic du rêve est à jamais *Unerkannt*, à jamais non reconnu, il y a un trou, un manque dans la chaîne des signifiants. Le réel laisse un trou dans le registre symbolique, dans la chaîne des signifiants. Le ça freudien, lieu des passions indomptées, réservoir des pulsions, issu du refoulement originaire, c'est ce trou du réel dans le symbolique.

Alors, quelle place pour le registre imaginaire ?

Pour Lacan

« ... l'imaginaire, c'est une dit-mansion, comme vous savez que je l'ai écrit (mansion du dit, là où demeure le dit) aussi importante que les autres. Ça se voit très bien dans la science mathématique. Je veux dire dans celle qui est enseignable parce qu'elle concerne le réel que véhicule le symbolique. Qui ne le véhicule d'ailleurs que de ce qui constitue le symbolique se soit toujours chiffré. L'imaginaire c'est ce qui arrête le déchiffrement, c'est le sens⁶. »

Le symbolique est d'ordre disait Serge Leclair, c'est-à-dire qu'il y a une place pour chaque chose et que chaque chose a sa place. En ce sens, je dirais que le chiffrage de l'inconscient traduit la mise en ordre des représentants pulsionnels, en ordre de marche pourrait-on dire. En donnant du sens à la chaîne signifiante, le registre imaginaire oriente cette marche dans la direction du désir. Le trou du réel dans le symbolique n'est pas obturé, l'énigme de l'inconscient reste intacte, c'est comme cela que je comprends ce que Lacan amène lorsqu'il dit : « L'énigme, c'est le comble du sens⁷. »

On comprend bien à partir de cela que l'inconscient freudien et la psychanalyse fasse tache dans le discours contemporain. On peut comprendre qu'une société suspendue aux écrans et aux claviers ait du mal à admettre que dans ce monde il y ait de l'impossible, de l'inaccessible, qu'une part de la connaissance du monde des hommes lui échappera à jamais ! Inacceptable pour une société si évoluée techniquement, si riche de découvertes scientifiques formidables, si nourrie de culture immédiatement accessible sous toute ses formes. Il faut absolument boucher ce trou au risque d'un effondrement de certitudes dérisoires. Ce challenge, c'est surtout la radicalité religieuse et le scientisme qui se targuent de le gagner. Radicalisme religieux et scientisme, notamment, posent, comme on ferme un cercueil, un couvercle étanche sur ce trou du réel dans le symbolique.

C'est là où je situerais pour ma part la forclusion de l'imaginaire qu'évoquera Jean-Richard Freymann.

⁶ J. Lacan, « Les non-dupes errent » Séminaire 1973-1974, séance du 13 novembre 1973.

⁷ *Ibid.*

Car cet effroi devant l'abîme du réel comme impossible a toujours existé. Les mythes, la poésie, l'art sous toutes ses formes, la culture en général ont, depuis toujours, permis au vivant qui parle de cohabiter avec cet impossible.

Lucien Israël soutenait que « les mythes sont les bouchons rassurants qui viennent obturer les questions sans réponse ».

C'est ce registre de représentations imaginaires qui a permis, du plus loin où remonte la mémoire des hommes, de tolérer ce manque-à-être, ce manque à jouir du réel, et de respecter, comme des énigmes éternelles, les questions de Dieu, de la mort et du sexe.

« L'action est la sœur du rêve » dit-on. Georges Canguilhem⁸ soutient, lui, qu'elle doit être aussi la fille de la rigueur. Pour rester dans cette métaphore de filiation, il faut convenir que le rêve est aussi le fils de cette même rigueur. Freud nous a révélé la surprenante logique qui régnait dans le monde onirique. Dès l'introduction à sa *Science des rêves*, avec la formule latine : « *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo* », « Si je ne parviens pas à émouvoir ceux d'en haut (les dieux), j'agiterai l'Achéron (le fleuve des morts) », Freud nous prévient que sa découverte est par essence subversive et va révolutionner le rapport de l'être humain avec son propre corps, avec les autres et avec le monde.

La vulgate scientifique accepte mal dans ses rangs la science des rêves. Pourtant force est de reconnaître que l'histoire nous montre la place déterminante que le rêve de certains savants a joué dans leurs découvertes.

La valeur d'exemples de quelques rêves rapportés par des scientifiques doit être bien entendu mesurée au fait que, comme le soulignait Freud alors qu'il était interrogé afin de donner son avis sur un rêve de Descartes, se récusa « faute de pouvoir interroger le rêveur ».

Quelques exemples seront tirés d'un article du journaliste scientifique Nicolas Witkowski⁹ :

« Le chimiste allemand Kekulé, fondateur de la chimie organique, raconte : « Je tournai ma chaise vers le feu et tombai dans un demi-sommeil. De nouveau, les atomes s'agitèrent devant mes yeux [...] De longues chaînes, souvent associées de façon plus serrée, étaient toutes en mouvement, s'entrelaçant et se tortillant comme des serpents. Mais attention, qu'était-ce que cela ? Un des serpents avait saisi sa propre queue, et cette forme tournoyait de façon moqueuse

⁸ Georges Canguilhem, *Vie et mort de Jean Cavailles*, Éditions Allia, 1996, p.32.

⁹ Nicolas Witkowski, « Science et Avenir » Hors-série *Le rêve*, déc. 1996.

devant mes yeux. Je m'éveillai en un éclair [...] August Kekulé von Stradonitz, fondateur de la chimie du carbone, ou chimie organique, était non seulement un grand rêveur, mais aussi un récidiviste. Déjà, en 1858, la structure des molécules organiques lui était venue en rêvassant. En 1865, c'est en somnolant devant un feu qu'il "voit" celle, cyclique, du benzène. Kekulé s'est cependant bien gardé de parler de son rêve au moment de sa découverte. Il ne l'a fait que trente-cinq ans plus tard, lors d'un banquet donné en son honneur. Sage précaution. Sans cela, sa glorieuse carrière aurait très certainement pris une toute autre direction... "Apprenons à rêver concluait-il, mais gardons-nous de rendre publics nos rêves avant qu'ils n'aient été mis à l'épreuve par notre esprit bien éveillé." Valéry soutenait lui : "Celui même qui veut écrire son rêve se doit d'être infiniment éveillé". »

Allan Hobson, psychiatre américain, rapporte une curieuse découverte du prix Nobel de physiologie Otto Loewi :

« Au moment même où Freud promulguait sa théorie du rêve, Otto Loewi se débattait en essayant de comprendre pourquoi la stimulation électrique d'un nerf (le nerf vague) avait pour effet de ralentir le cœur (...) Après s'être colleté quelque temps avec son problème expérimental, Loewi se réveille un jour ayant rêvé qu'il avait trouvé la solution. Mais impossible de se rappeler le rêve ! La nuit suivante, il va au lit avec la ferme intention de rêver de nouveau à cette expérience cruciale. "Et cela marche ! Au réveil, Loewi prépare deux grenouilles, prélève le sang de l'une, dont il a ralenti les battements cardiaques, et l'injecte dans le cœur de l'autre... qui ralentit aussitôt. Loewi vient de découvrir les curieux effets de l'acétylcholine. Et sa volonté farouche d'orienter son rêve n'est pas sans rapport avec celle de Descartes racontant (à la troisième personne) son troisième rêve, fait le 10 novembre 1619 : "Ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que doutant si ce qu'il venait de voir était songe ou vision, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât. De ce rêve résulta le fameux "Je pense donc je suis", qui aurait pu être avantageusement remplacé par "Je rêve donc je crée." »

Un dernier exemple dans la poésie cette fois :

Le poète anglais Samuel Taylor Coleridge (1772-1834) raconte qu'il s'endormit un jour pendant une heure et qu'il composa en rêve deux ou trois cents vers de son poème *Koubla Khan*. À son réveil, il saisit une plume, de l'encre et du papier et entreprit de transcrire les vers dont il se souvenait. Mais il fut interrompu par un visiteur et quand il retourna à son travail, il ne lui resta en mémoire que huit à dix vers épars. « Tout le reste s'était évanoui comme les images à la surface d'une rivière où l'on a jeté une pierre. »

J'arrête ici cette clinique de la création onirique qui nous montre toutefois que si la science ne naît pas toujours du rêve, elle en est souvent l'étroite complice.

Que nous apprennent, pour notre argument, ces anecdotes cliniques ?

Elles nous révèlent je crois que, si le sujet s'y autorise, un savoir insu peut surgir de l'imaginaire d'un rêve. Il y apparaît que le contenu manifeste peut n'être qu'un mince voile transparent posé sur le contenu latent. Mais cela ne doit rien à une quelconque magie ni à aucune mantique, cela relève, à mon sens, de la mémorisation, de la mise en relation de savoirs qui peuvent être issus d'origines très diverses qui dépassent pour certains largement le cadre de la science concernée. Ce sont les traces mnésiques incarnées de la rencontre d'un parlêtre avec le monde qui parle et peut lui parler.

Ces traces ne sont, évidemment et heureusement, aucunement des preuves scientifiques mais elles traduisent la stupéfiante capacité de l'humain à une intelligence intuitive de la réalité. Intelligence intuitive qui ne peut apparaître que comme surgissant du trou que le réel a creusé dans le symbolique.

Bruère-Dawson disait de l'intuition qu'elle relevait d'un imaginaire qui percevait qu'il y avait là du réel à symboliser. Façon personnelle de reprendre les termes de Lacan¹⁰ :

« L'imaginaire, c'est toujours une intuition de ce qui est à symboliser, (...) quelque chose à mâcher, à "penser", comme on dit. Et, pour tout dire, une vague jouissance. »

Plus loin il soutient :

« Il y a toujours de l'intuition dans ce dont part le mathématicien. »

Cette notion d'intuition n'est bien évidemment pas du goût des cognitivistes. Le *Petit Robert* nous dit que l'intuition c'est une « forme de connaissance immédiate qui ne recourt pas au raisonnement » ou bien « un sentiment ou conviction de ce qu'on ne peut vérifier, de ce qui n'existe pas encore ».

On comprend que l'intuition soit bannie des méthodes basées sur l'évidence, basées sur les preuves... Pourtant, qui en clinique n'a-t-il pas été confronté à ce sentiment étrange, cette représentation indéfinissable qui peut survenir à l'écoute de la parole d'un patient ?

Ce pré-sentiment, que j'écris ici en deux mots, ce pré-sentiment, la poursuite de l'écoute va ou pas le préciser à la lumière d'un savoir théorico-clinique inconsciemment mobilisé dans

¹⁰ *Ibid* p.3.

la synchronie mais qui pourra s'élaborer de façon plus consciente dans la diachronie des rencontres répétées.

Le registre de l'imaginaire, si l'on suit Freud puis Lacan, est donc incontournable sur le chemin du réel. Les rêves des scientifiques exposés il y a un instant ne doivent pas, en effet, nous faire oublier ce qu'avance Lacan lorsqu'il souligne qu'« il y a un savoir que vous entendez dans le rêve, qui n'a rien à faire avec ce qui vous en reste quand vous êtes prétendument vigiles¹¹. »

La matrice de l'imaginaire, c'est, à partir du stade du miroir, du côté du corps qu'il faut la chercher. Le rêve se construit à mon sens toujours à partir d'une image archaïque du corps, image morcelée pourrait-on dire.

Dans le séminaire XI, Lacan nous montre que ça n'est pas le sujet qui crée l'Objet mais l'Objet qui crée le sujet. Ces réflexions m'amènent à proposer que la part de réel que véhicule le rêve, c'est ce mystère éternel qui invente le sujet. L'inconscient « sait, s.a.i.t. » le sujet, nous dit Lacan, qui soutient que « le réel, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient¹² ». Le refoulé originaire pousse sans cesse pour vaincre les barrières du refoulement, l'inconscient de deuxième génération va traduire cette poussée dans ses formations dont le rêve est un des témoins majeurs. Le registre de l'imaginaire est, à mon sens, celui qui va être à même, sur le terreau de ce que Freud appelle "les restes diurnes", d'élaborer en images cette poussée du réel. C'est depuis le récit du rêve que pourra surgir le sujet. J'avancerais que le récit du rêve est le miroir dont le reflet invente un sujet toujours naissant.

Agnès, 42 ans, éducatrice spécialisée, consulte car depuis la mort, il y a 6 mois, de « son père de cœur », c'est son expression, elle n'arrive plus à faire face dit-elle. Elle est en arrêt maladie depuis plusieurs mois. Ce père de cœur est en fait son beau-père qui l'a élevée à partir de l'âge de 14 ans mais qui lui a assurée une écoute et un soutien qui l'ont profondément touchée. Agnès dit qu'elle a ressenti, au moment de ce décès auquel elle a assisté « comme un bleu au cœur ». Dans les mois qui ont suivi, un diagnostic de cardiopathie hypertrophique a été porté l'obligeant à un traitement au long cours. Agnès n'avait jamais repéré qu'il y avait bien là "une histoire de cœur". Agnès est maman d'une petite fille dont elle peut s'occuper pleinement actuellement du fait de son arrêt maladie. Elle me raconte, très angoissée, ce rêve : « Je porte ma fille dans mes bras et je la laisse tomber ». Agnès appréhende sa reprise du travail

¹¹ J. Lacan, « *Les non-dupes errent* » Séminaire 1973-1974, Séance du 18 décembre 1973. Inédit.

¹² J. Lacan. *Le Séminaire XX, Encore*, Seuil, 1975, p.118.

et le fait de devoir confier sa fille à une nounou. Certainement, Agnès a peur de « laisser tomber sa fille » en reprenant le travail et cette hypothèse redonne du sens à ce rêve d'angoisse. Pourtant, ce "J'ouï-sens" n'est que la transcription, grâce au registre imaginaire, de l'angoisse suscitée par le mystère et l'énigme éternelle de la mort, une mort trop présente pour elle. De plus un ami psychanalyste à qui j'ai eu l'occasion de faire lire ce texte à relever très pertinemment que j'avais écrit petite-fille. Mon lapsus calami qui se résume à ce trait d'union entre petite et fille, révèle ainsi la dimension œdipienne de ce rêve, inconsciemment repérée de mon côté, dans le sens où sa fillette est pour elle née de son amour pour son père de cœur.

Si Agnès s'y autorise, le travail analytique pourra peut-être lui permettre de s'approcher au plus près de la lettre de sa souffrance, lettre imprimée par la rencontre manquée avec une jouissance inaccessible. Victor Hugo assure :

« Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché. »

Je crois qu'il n'y a pas de recherche sans un registre imaginaire bouillonnant, mais pour autant, comme cette maladroite réflexion a tenté de le montrer, cet imaginaire ne peut permettre une énonciation que si et seulement si, il est articulé à une symbolique langagière qui cherche sans cesse la délinéation d'un réel toujours fuyant.

Le virtuel, c'est, pourrait-on dire en se référant à l'étymologie, de la vertu en puissance. En ce sens, on peut avancer que la vertu des images doit pouvoir nourrir en permanence notre imaginaire, un imaginaire qui a l'intuition que du réel reste encore à symboliser !

La numérosphère, peut sûrement enrichir cette recherche, mais le risque est majeur, comme notre clinique quotidienne peut quelquefois en témoigner, de désolidariser l'image des registres du symbolique et du réel. En fusionnant la vision et le regard, ce que l'on voit devient ce que l'on croit, et la vérité peut se perdre au milieu de tant d'exactitudes pour parler comme Heidegger.